

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



PAPADANIEL Yannis, 2013, *La mort à côté*. Toulouse, Éditions Anacharsis, coll. Les ethnographiques, préface d'Albert Piette, postface de Philippe Bataille, 200 p., bibliogr. (Éric Gagnon)

La très belle étude que nous offre Yannis Papadaniel porte sur deux groupes de bénévoles suisses qui accompagnent des personnes en fin de vie. Loin des approches convenues dans les études anthropologiques sur la mort centrées sur les formes de ritualisation, ou des thèses – aujourd'hui largement contestées – sur le déni de la mort en Occident, l'auteur s'est interrogé sur ce que font les bénévoles auprès des mourants, et surtout sur *ce qui leur arrive*. Il s'est mis à l'écoute de ce qu'ils disent de leur accompagnement, de la manière dont ils l'interprètent et trouvent la raison de leur engagement. Il a étudié la façon dont leur expérience prend forme et sens.

Que ce soit en groupe, lors des réunions d'équipe, ou chacun de leur côté, par la tenue d'un journal, les bénévoles interprètent leur expérience. Ils racontent à eux-mêmes ou aux autres ce qui s'est passé au chevet du mourant, à l'hôpital pendant quelques instants ou au domicile de la personne durant la nuit. À entendre leur récit, on a souvent l'impression qu'il ne s'est pratiquement rien passé. Pourtant ils en tirent beaucoup de sens : devinant une volonté ou un espoir dans le silence de la personne mourante, attribuant des motivations aux proches, concluant à un apaisement, trouvant une « profondeur » (p. 96) au moindre geste. Ils se projettent dans la personne, lui prêtent un désir, un sentiment, un regret. Leur récit est descriptif, mais surtout performatif : il fait advenir quelque chose chez le bénévole. L'important, c'est qu'il se soit passé « quelque chose » (p. 109) entre le mourant et le bénévole : un réconfort, une paix, le calme ou la sérénité. Comme le montre Yannis Papadaniel, les bénévoles se laissent aller à une sorte « décrochage interprétatif » (p. 100). Ils s'aménagent une forme d'espace personnel, un quant-à-soi où ils peuvent construire leur expérience, en projetant sur la mort et le mourant différentes significations et aspirations : « Ce qu'ils voient leur apporte des indications tangibles, parfois dissonantes, sur ce qu'ils espèrent vivre » (p. 159).

On a l'impression qu'ils surinterprètent : ils trouvent dans l'accompagnement de nombreuses significations que l'observateur extérieur ne voit pas. Mais pour l'ethnologue, il importe peu que ce soit vrai ou non, réel ou imaginé. L'important est l'expérience ainsi rendue possible. D'ailleurs, leurs interprétations sont invérifiables, et c'est pour cela qu'elles peuvent librement se développer. Personne ne peut les avaliser ou les contredire. Ce « sens en plus » constitue en même temps « une denrée fragile, suspecte et hautement périssable au contact de quiconque n'en saisirait pas immédiatement la portée ou l'aborderait avec scepticisme. Seul le "ça va sans dire" partagé avec un complice lui permet d'être communiquée sans s'altérer » (p. 140-141). On peut difficilement le partager. Ce que le bénévole attend des autres bénévoles, c'est en quelque sorte une autorisation : permettre à chacun de construire son expérience en l'exprimant.

Sans doute ce genre de décrochage interprétatif n'est-il pas propre aux bénévoles. Mais comme le montre Papadaniel, les conditions d'exercice de l'accompagnement propres aux bénévoles favorisent ce genre d'expérience. Ils s'insèrent dans l'institution, mais sans en être

entièrement. Ce ne sont pas des employés de l'établissement, même s'ils doivent se soumettre à différentes règles. Cette liberté ou cette distance leur permet le type de rapport qu'ils recherchent avec le mourant. Leur position de «spectateur actif» (p. 159) avec une personne qu'ils ne connaissent pas au départ, avec laquelle ils ne s'identifient que partiellement et n'entretiennent aucun lien, leur donne la marge de manœuvre nécessaire. Cette position, qui ne va pas non plus sans soulever des difficultés et des tensions (au sein des groupes de bénévoles et avec les professionnels), leur permet de vivre une expérience intense sans être submergés par les émotions, et ainsi de «vivre la confrontation à la mort d'autrui comme une expérience bénéfique» (p. 159). Si la constitution d'un quant-à-soi grâce auquel une certaine expérience spirituelle devient possible est l'un des traits de la culture contemporaine occidentale – une hypothèse à explorer –, il y a des conditions institutionnelles et statutaires qui en favorisent la formation.

Plutôt que de réinterpréter à son tour le silence des mourants ou des bénévoles – comme un déni de la mort, par exemple – Yannis Papadaniel en montre la fonction, c'est-à-dire ce que les silences et les non-dits rendent possible. Sa perspective n'en est pas une de défense et d'illustration de la grandeur de l'engagement bénévole, non plus qu'une critique de leurs illusions ou des contraintes auxquelles ils doivent se soumettre. Il porte un regard distancié, non engagé, mais en même temps extrêmement rapproché, attentif aux moindres gestes et aux échanges les plus banals. Un regard ethnographique.

Soulignons enfin la qualité de la langue de l'ouvrage. Cette ethnographie est remarquable par la manière dont elle est écrite, élégante sans être maniérée, soignée sans être trop recherchée. L'argumentation est rigoureuse sans que le texte soit aride ou jargonneur. L'auteur a su trouver la forme adéquate pour rendre compte du phénomène étudié et en accroître l'intelligibilité. On aimerait lire plus souvent des monographies de cette facture.

Éric Gagnon
CSSS de la Vieille-Capitale – Centre affilié universitaire
Québec (Québec), Canada